

ne leur montrant jamais qu'un visage maussade et ennuyé. Ce n'est pas ainsi qu'on prouve aux enfants qu'on les aime. Malgré tous nos beaux discours, ils ne s'y trompent pas, et dans notre langage affecté, dans nos témoignages d'attachement, ils ne voient qu'un nouveau moyen auquel nous avons recours pour les amener à nos fins.

A ceux qui s'étonnent de n'avoir pu convaincre leurs élèves, malgré toutes leurs protestations de tendresse, nous répondrons par ce que nous écrit un instituteur, au sujet des questions que lui adressait un de ses collègues surpris du succès qu'il obtient avec les enfants : " Comment faites-vous donc, lui disait-il, pour vous faire ainsi aimer de vos élèves ? J'ai beau dire aux miens combien je leur suis affectionné et combien ils me font de peine quand ils ne sont pas sages, quand ils sont paresseux et indociles : ils ne m'écoutent pas et ne font pas plus attention à mes paroles que si je ne disais rien. " — " Vous leur dites peut-être trop que vous les aimez, lui ai-je répondu, nous écrit cet instituteur, et vous ne le leur montrez pas assez. Pour moi, je ne dis pas à mes élèves que je les aime, mais je m'attache à le leur montrer. Je ne leur parle jamais de mon affection pour eux, mais je la leur prouve par ma conduite à leur égard. " C'est là tout le secret du véritable amour.

D'autres tombent dans une erreur d'un genre différent, mais non moins fâcheux. Ils aiment réellement les enfants, mais leur amour n'est que de la faiblesse. Ils sont pleins de tendresse et de bonté, mais leur excessive indulgence laisse toutes les fautes impunies ; ils s'affligent du mal sans savoir le réprimer. Leurs élèves les aiment souvent eux-mêmes, mais ils ne respectent pas leur autorité, et n'étant retenus par rien, ils se croient tout permis. A ceux-ci, nous rappellerons que l'autorité ne doit jamais abdiquer, et qu'il est de son devoir de se faire respecter avant tout. L'instituteur est un père, mais le père le plus tendre sait, quand il le faut, se faire craindre et obéir.

La tendresse du maître qui ne sait pas commander et défendre, de manière à assurer l'exécution de ses ordres, cette tendresse n'est pas de l'amour, c'est une indulgence coupable, c'est de la faiblesse. Le véritable amour n'exclut ni la fermeté, il la réclame au contraire, ni même les punitions quand elles sont nécessaires, il sait les employer dans l'intérêt même des enfants. Seulement il le fait avec à-propos et dans une juste mesure.

Le véritable amour, dirai-je même, n'est pas incompatible avec une certaine vivacité de caractère, car nul homme n'est parfait ici-bas : il se concilie parfois avec un peu de brusquerie, et les enfants ne s'y trompent pas. Des mouvements d'impatience, et je dirai presque d'emportement, quoique toujours répréhensibles au fond, et soigneusement à éviter, ne les empêchent pas d'être persuadés que leur maître les aime et de l'aimer eux-mêmes. L'enfant comprend la colère et l'impatience, parcequ'il s'y laisse aller lui aussi, et le mouvement passé, il revient de lui-même à celui qui l'aime sincèrement ; mais la froideur et l'indifférence du maître lui aliènent son cœur et l'éloignent à jamais.

D'autres, au contraire, tombent dans l'excès opposé. Ils s'abandonnent devant leurs élèves à des accès de sensibilité ridicule. Ils ont avec eux un langage fade et doux. Ils sont sans cesse à parler à ces *chers enfants*, à ces *bons petits amis*, de leur affection, de leur tendresse et de leur sollicitude, ils ne les entretiennent que de la peine qu'ils leur font quand ils ne se conduisent pas bien. " Vous voulez donc me causer toujours du chagrin, leur disent-ils, me rendre la vie malheureuse. Vous ne voulez donc pas m'aimer comme je vous aime. Je serais si heureux, si vous vouliez être bien sages, bien dociles, bien obéissants, " et autres paroles qui ne font pas d'impression sur les enfants, parceque sur le visage et dans le ton de celui qui parle on reconnaît la faiblesse plutôt que l'affection. Souvent même ils s'attendrissent, quelques-uns vont jusqu'à pleurer devant leurs élèves, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se rendent ridi-

culs par cette espèce de comédie, où les rôles sont changés, le maître prenant la place de l'élève.

Disons-le encore ; c'est là de la sensiblerie, ce n'est pas de l'amour.

L'amour du maître n'a pas de ces accès d'une sensibilité larmoyante : c'est un amour sérieux, austère, mais constant et ferme, qui ne se laisse pas abattre par ces mille petites fautes d'écolier, conséquences de la légèreté du jeune âge plutôt que de la méchanceté du cœur, et qui a sa source dans le sentiment de ce qu'on doit à l'enfance et de la mission qu'on remplit auprès d'elle.

Et comment n'aimerions-nous pas les enfants, si nous nous rappelons combien ils ont besoin de nous, si nous pensons à tous les services que nous pouvons leur rendre, et si nous avons présente à leur esprit la dépendance où ils sont à notre égard ? Comment n'aimerions-nous pas ces jeunes êtres, lorsque nous venons à réfléchir que leur avenir presque entier est dans nos mains, que leur bonheur ou leur malheur en ce monde et en l'autre dépend en grande partie de ce que nous ferons ou ne ferons pas pour eux ! Et si nous les aimons sérieusement, profondément, comment pourrions-nous faire autrement que de le leur témoigner, non pas par des paroles, cela sera tout à fait inutile, mais par nos actes et par notre conduite tout entière ?

Aimons donc les enfants de cette manière, et nous n'aurons pas à douter de la réciprocité de leur affection ; aimons ainsi, et ne craignons pas d'asseoir sur cet amour le fondement de la discipline.

Mais, en aimant les enfants, aimons aussi notre profession, car on ne fait bien que ce qu'on fait avec amour. — *Bulletin de l'Instruction Primaire.*

Pensees diverses sur l'Education.

Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraîchissent les eaux des fleuves ralenties dans leurs cours et prêtes à se corrompre : changez les sources d'un fleuve, vous le changerez dans tout son cours ; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez son caractère et ses mœurs.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il suffit qu'une mère voie sourire son enfant pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême. La bonté de la Providence se montre toute entière dans le berceau de l'homme.

CHATEAUBRIAND.

Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Je n'avais jamais à lutter ni avec moi-même ni avec personne. Tout m'attirait, rien ne me contraignait. Le peu qu'on m'enseignait m'était présenté comme une récompense. Mes maîtres étaient mon père et ma mère. Je les voyais lire, et je voulais lire ; je les regardais écrire, et je leur demandais de m'aider à former mes lettres. Tout cela se faisait en jouant, aux momens perdus, sur les genoux, dans le jardin, au coin du feu du salon, avec des sourires, des badinages, des caresses. J'y prenais goût : je provoquais moi-même les courtes et amusantes leçons. J'ai ainsi tout su, un peu plus tard il est vrai, mais sans me souvenir comment j'ai appris et sans qu'un sourcil se soit froncé pour me faire apprendre.

LAMARTINE.

On ne saurait croire combien l'enfant le plus indocile est facile à plier, quand on donne de l'emploi à l'activité de son âge, quand le besoin de mouvement est satisfait, quand on donne l'essor à toutes ses facultés. On ne saurait croire non plus combien les chants, qui accompagnent ces divers travaux, calmement et adoucissent les impétuosités de l'enfance : ils harmonisent en quelque sorte les caractères et les passions.

DELAPALME.

L'éducation est bien différente de l'instruction.

C'est surtout dans le commerce du monde et dans les relations sociales que l'éducation se présente avec tous ses charmes et tous ses avantages.

L'aristocratie du nom, du rang, celle même de l'or, disparaissent, en bonne compagnie, devant la douce puissance de l'éducation. Elle y est reine comme la beauté.

On écoute souvent avec intérêt haranguer et discuter l'homme instruit ; on aimera toujours à causer avec l'homme bien élevé.

La véritable éducation est aussi éloignée de l'affectation des manières que de la rudesse des formes.

On peut acquérir de l'instruction à tout âge. Quand la première éducation vous manque, la vie n'est pas assez longue pour y suppléer.

Pourquoi regarde-t-on la naissance et la fortune non seulement comme un avantage, mais presque comme un mérite ? C'est qu'elles supposent l'éducation.